



Ulysse

Jean Bergès

*est intervenu le lundi 1^{er} décembre 2003
au Collège d'enseignement de l'A.L.I.*

Il s'appelle Ulysse, c'est moi qui lui ai donné ce nom parce qu'il a un nom de la mythologie qui permettrait peut-être de le reconnaître.

Alors qu'est-ce que c'est que la présentation d'un cas du côté de la psychanalyse? Ce n'est pas la même chose que du côté de la psychothérapie. La psychothérapie cherche la précision, cherche le dossier, la connaissance du dossier. Dossier qui a été transmis de père en fils – si j'ose ainsi m'exprimer – depuis le point de départ, habituellement familial ou institutionnel, jusqu'à vous. Si vous vous perdez dans le dossier, comment vous mettre du côté de celui qui fait l'hypothèse que l'enfant est capable d'en faire une? Puisqu'une fois que vous avez lu le dossier, vous savez.

Ce qui marche dans la psychanalyse c'est qu'il y a un trou dans le savoir, il y a un trou dans le grand Autre, et dans le savoir. Autrement dit, il y a de la place. Si je prend toute la place; que je sois orthophoniste, psychomotricienne, psychiatre, psychologue, psychanalyste ou je ne sais pas quoi, eh bien je cours au désastre, parce qu'il y en a déjà une qui savait, c'était la mère!

La mère elle sait, parce qu'au moins au début, elle remplit toutes les fonctions. Elle le porte, elle le change, elle le nourrit, elle le chauffe, etc. Ce n'est que par le fonctionnement de ses fonctions que le bébé, s'il en a le courage et les capacités, va déborder la mère.

Pour qu'elle soit débordée, évidemment il faut qu'il y ait une place dans son grand Autre à elle. Parce que ce n'est pas tout de dire qu'elle occupe le lieu du grand Autre. Mais si elle l'occupe en entier, où va être la place de quiconque?

C'est en ce sens que ce que j'ai à vous présenter ce soir, modestement, ce sont d'abord des trous. Alors je ne vous dirai pas tout ce que je ne sais pas parce que je prendrais l'heure, mais ça va être quand même perceptible dans ce que je vous dirai, qu'en effet, moi je ne sais pas grand chose.

Ce jeune homme qui est venu me voir pour la première fois quand il avait 9 ans, a ceci de particulier qu'il est le second, l'aîné ayant deux ans et demi de plus que lui. Alors, élément du dossier, je laisse parler la mère:

« Le premier nous l'avons fait dans la passion. C'est une bonne idée. Mais ensuite le père ne voulait plus d'enfant. C'est ma mère qui m'a obligée à le faire ». Alors elle a sauté la pilule et elle est tombée enceinte. Et c'est ce que nous disons avec G. Balbo dans notre livre *Psychose, autisme et défaillance cognitive*, c'est que le risque est que la grand-mère maternelle tienne la place du père. C'est ce que ça veut dire. *« C'est ma mère qui m'a dit qu'il fallait faire un enfant! »* Et allez! Alors expression que j'avais trouvée délicieuse: *« Alors, il a étalé sa semence sans se rendre compte de rien »*. Voilà, c'est ça le père. C'est un type qui étale de la semence, comme ça, mais il ne s'aperçoit de rien. Et alors il a été très éprouvé quand il s'est aperçu que cette dame était enceinte.

Et voilà Ulysse qui vient à naître. Alors je saute tout le développement de l'enfant mais – la mère est enseignante et le père aussi – je me place à la fin de la maternelle 3^e année. La maîtresse dit: *« Il est incapable de faire une croix, il ne pourra pas écrire »*.

À ce moment-là, on va en neuro-pédiatrie où on s'aperçoit en effet que du côté de la posturo-motricité, il est plus que nul. Et pour rentrer au cours préparatoire, la mère fait faire des tests à l'hôpital où l'on remarque que non seulement il est incapable de connaître quoi que ce soit de son corps, de savoir s'il s'agit à la limite de ses jambes ou de ses bras et de plus, il n'y a aucune organisation spatiale. Il n'est pas question de proposer le losange, les carrés ne sont jamais fermés et les croix sont des x, etc.

Alors premier élément que je voulais vous faire passer: qu'est-ce que c'est que ces enfants là? Des enfants qu'on a appelé des enfants « dyspraxiques ». Qu'est-ce que c'est ça? Ce sont en ouvrant les guillemets: « Des troubles conjoints du schéma corporel et de l'organisa-

tion spatiale ». Parce que, quand je suis en train d'agir, que je fais aller ma motricité, eh bien évidemment, je crée de l'espace. Je crée de l'espace en marchant, en faisant marcher mes bras, mon corps etc. et en créant de l'espace par la même occasion, je me repère dans l'espace, alors je pars dans les notions de dessus, dessous, à droite, à gauche etc. Ce n'est pas ça le problème.

Alors vous voyez pour parler d'autre chose que la dyspraxie elle-même, évidemment l'objet dans cette affaire, il a un statut particulier, c'est-à-dire qu'il est évanescent, il est imprécis, très difficilement saisissable et quand l'action se donne comme but l'objet, elle le rate.

Si je me permets de faire une petite incursion dans la dyspraxie, c'est parce que personne ne sait ce que c'est. Là, en l'occurrence, c'était ce qui faisait obstacle à son passage au CP.

La mère n'écoutant que son courage, le sort de l'école communale et le met dans une autre, sans rien dire. Et pendant son cours préparatoire, la maîtresse passe son temps à souligner qu'il est absolument incapable de tout dessin mais par contre en écriture, il est lent mais ça marche.

Alors ça c'est un point sur lequel je veux attirer votre attention. C'est que le dessin ça n'a absolument rien à voir avec l'écriture, rien. L'écriture suppose un élan, suppose que le corps est engagé dans ce qu'il écrit. Comme dans la parole ! Et ce n'est pas parce que je suis absolument incapable de faire une croix ou un carré, ou un losange que je ne peux pas écrire.

Parce que l'écriture ça ne consiste pas à poser des lettres imaginaires – l'imaginaire de la lettre – les unes à côté des autres ! Ça consiste à me servir des lettres pour dire quelque chose.

Donc ce jeune homme n'a pas encore 9 ans, je ne le connais pas, mais je vous dis ce qui s'est passé au cours préparatoire première année, au cours élémentaire deuxième année, et moi je le vois à 9 ans où l'on m'explique tout cela sous l'angle de la neurologie. C'est-à-dire que c'est un handicapé. Je dirai maintenant, il a 21 ans je crois, il l'est toujours.

Il est toujours handicapé. Il a un tiers temps dans ses compositions. Parce qu'il écrit très lentement. Il est en train de s'apercevoir que ce tiers temps, c'est peut-être comme il dit, une « usurpation ».

Quand je le vois, de quoi me parle-il ? De deux choses.

Premièrement, il a un lapin, qu'il adore et qui, à la 6^e séance, meurt. Je le vois arriver, dans un état dépressif, de deuil très cogné, avec des éléments de loquacité, de mots placés les uns à la suite des autres, sans grande cohésion

et ce lapin finalement, il l'a mis dans le congélateur et il y est encore.

Vous voyez c'est une position avec l'objet d'amour, tout à fait particulière. Tout à fait particulière parce qu'elle serait indicative d'un déni.

Ça c'est la première chose dont il me parle, pour m'expliquer qu'il n'a plus envie de rien, et que déjà l'école « lui casse les pieds ».

Deuxième point, tous ses copains sont des salauds. Ils lui en veulent, ils l'épient, ils le regardent de travers, ils se moquent de lui, ils ont des doutes sur son sexe et lui-même ne peut en aucune façon contrebattre ce dispositif qu'il repère chez les autres par le sport. Puisque, comme il dit : il est incapable de donner un coup de pied dans un ballon. Parce que la dyspraxie ça atteint aussi les membres inférieurs. Donc il est d'une part minable – ça c'est ce que disent les copains – et, d'autre part, lui sait, que les copains entre eux parlent de tout ça. Il dit, pour reprendre son expression, « Combien il est connard et sans intérêt ! »

Alors vu sous l'angle de la position dépressive qui était la sienne, et du deuil qui était le sien, est-ce que je dois attacher une importance à cette nullité, à cette autocritique dévalorisatrice dans ce sens ? Ou bien est-ce que je dois prendre ces diverses descriptions comme tout bonnement paranoïaques ?

C'est une question que je me pose mais à laquelle je ne répond pas. Parce qu'il me semble que la psychose n'est pas une maladie, ce sont les mécanismes psychotiques de défense qui nous sautent aux yeux ; ce n'est pas la psychose et peut-être ce deuil du lapin va permettre d'aborder la question de la saloperie des copains autrement. Et vers la fin d'année qu'est-ce j'apprends ? J'apprends que ce lapin, c'était son fils adoptif.

Après un silence, je lui demande : « *qu'est-ce que ça veut dire ?* » Il me dit : « *ça veut dire qu'il y a des enfants qui n'ont pas de père, le père ne fait que les adopter* ».

Alors je lui dis que ça peut arriver.

Et il insiste pendant toute la séance sur le fait que du côté du sexuel, en ce qui le concerne, il n'est sûr de rien. Il n'est sûr de rien parce que ses érections ne lui procurent aucune satisfaction, me dit-il, mais au contraire de l'angoisse et ce qu'il appelle un questionnement sans réponse.

De sorte que ce fils adoptif qui est dans ce congélateur est toujours en place ! Autrement dit, il est encore nécessaire, pour bien démontrer que ce que Freud appelle la scène primitive que je vous proposerai d'appeler « la représentation de l'acte sexuel à mon origine » est irréprésentable !

Et non seulement elle est irreprésentable, mais elle doit, de façon militante, quotidienne, être niée.

Petit à petit dans ma tête, ce lapin auquel j'avais donné un statut d'objet, d'objet d'amour, ne devient rien d'autre que ce j'appellerais le réel de ce fantasme, à savoir qu'il n'y a pas eu d'acte sexuel à mon origine.

Vous voyez, c'est là que se profile la grand-mère, qui est la génitrice du côté paternel. Alors sur cette question de fils adoptif nous passons à peu près une demi-année à essayer – de mon côté – d'aborder ce que j'appellerais le sexuel (pas le réel sexuel) mais le sexuel imaginaire de l'enfant.

Rien n'est sécurisé pour lui. Ses copains lui en veulent et se moquent de lui, et les filles, qui sont exhibitionnistes, l'excitent et, comme il dit : « *rien pour me faire pleurer* ».

Tout ceci ne l'empêche pas de passer de classe en classe, il n'est pas du tout mauvais élève. Alors, cet objet je n'arrive pas à le préciser, je me dis : mais peut-être s'agit-il d'une mélancolie, dont je ne connais pas l'objet ? Une perte de l'objet que je ne connais pas. Et de fait, il ne veut pas aller en vacances avec ses parents, il ne veut pas jouer avec son frère, il ne veut manger que tout seul, etc., etc., et il se replie de plus en plus.

Quand il a 13 ans, il a arrêté le travail qu'il faisait avec moi depuis deux ans, sans explication de quiconque. Il revient d'assez bonne humeur, plutôt enjoué et il me dit : « Sainte Isabelle c'est fini, sauf Ludovic ». Devant ce message pas très bien codé je reste de marbre.

Il me dit : « *J'ai quitté l'école – qui s'appelait Sainte Isabelle, chose que j'ignorais – je suis dans une autre. Je suis rentré en sixième, en cinquième, tout les gens sont impeccables* », sauf un, qui était à Sainte Isa et qui porte avec lui, le regard inquisiteur, quasiment mortel, auquel il avait droit jusque là. Tout va bien, mais sa prof de français le vise spécialement.

Comment ? Eh bien ! quand il a fait une composition française, qui est sa matière préférée, il va se faire noter par sa mère, qui est prof de français, et par son père qui est prof de littérature à l'université. Et voilà-t-il pas que quand la mère met 12, il a 11 et 1/2, et quand le père met 14, il a 13 1/2. Et tout ces demi points, il faut que vous sachiez qu'à la fin du deuxième trimestre, ça lui avait fait perdre 51 points !

Alors il me prend à témoin de cette hémorragie, de cette perte, absolument irréparable et il me dit qu'il est en train de préparer la mort de professeur. Il a trouvé deux copains qui sont d'accord pour l'aider. Parce que lui, compte tenu de sa maladie, il n'arrivera jamais à rien : le tout avec un sérieux imperturbable.

Après trois séances qui suivent, je lui fais une interprétation que j'appellerai basique qui est la suivante : son mépris des autres, c'est ce qu'il repère chez son professeur. Son mépris et son injustice concernant les autres, c'est ce qu'il a très bien repéré chez elle.

À quoi il me répond : « *Qui vous l'a dit ?* »

Je dis : « *Parce que c'est habituellement comme ça* ».

Il me dit : « *Oui, parce que je constate que dans la passion destructrice de mon professeur, je retrouve la mienne* ». L'assassinat est remis à plus tard et ses copains lui disent qu'ils avaient dit oui, pour ne pas le vexer.

En somme, arrivé en quatrième, la persécution est terminée. Comme il dit d'une manière saisissante : « *Je ne leur en veux plus, elle ne me persécute plus, ça peut aller* ». Seulement on ne le comprend pas, voilà. Ses copains, son prof de math, son prof de physique, son prof d'histoire et géo, tous, on ne le comprend pas. Mais il sait pourquoi !

Parce qu'il est poète. Et il m'explique que depuis la première série de séances que nous avons eues, il avait décidé d'être poète. Il m'explique : pourquoi bloquer, coincer et tuer, puisqu'on peut le faire avec avec des mots ? Alors depuis il est poète.

C'est ce que j'appelle un poète né. Cette affaire de poésie, pourquoi m'en parle-t-il ? Parce qu'une des filles qui est la moins exhibitionniste de la classe et qui s'appelle Camille, pour laquelle il a une passion violente, ne répond pas à ses lettres. Lesquelles lettres sont des poèmes qu'il lui adresse, de 4 à 5 pages !

Et il me dit : « *Je n'ai pas osé les montrer à ma mère ça la gênerait* ». Vous voyez ce que c'est que la poésie.

Alors comment aborder cette question de : « on ne le comprend pas » ? Parce qu'inutile de vous dire que moi, je suis réputé ne pas le comprendre non plus. La preuve, c'est que je ne lui adresse guère la parole. Et alors il part dans un discours, au sujet de la compréhension, très intéressant, qui me permet d'avancer vers vous que le refoulement, ce n'est pas seulement une instance totalitaire qui vient s'opposer à un représentant représentatif du signifiant.

Autrement dit ce n'est pas le surmoi qui est dans la bataille, pas du tout. Le surmoi ça s'infiltre dans la phrase, ça s'infiltre dans la chaîne signifiante et parmi ses failles, failles de sens me dit-il, c'est là, la poésie. La poésie ça consiste à utiliser les sentiments contraires, les interdits, les refoulements dans les failles de la langue.

Je pense que ce jeune homme m'a appris beaucoup de choses. Parce que je pensais que le refoulement, c'était un processus contre lequel on ne pouvait pas grand chose, Je pensais que

chez les enfants en particulier, ce qui était refoulé, il suffisait de taper de la main sur la table pour qu'on ait une chance, mais non.

Non, ce n'est pas ça, le refoulement, c'est ce qui fait que vous dites une phrase construite de cette façon alors qu'elle pourrait l'être de l'autre. Et si vous faites de la poésie, je dirai, à la limite, vous pouvez « vous dispenser du refoulement ».

Et alors je me suis souvenu de ce qu'on appelle les écrits de schizophrènes, que l'on voit partout et qui souvent sont très poétiques. De sorte que la question que je me suis posé à ce moment-là est la suivante : mais comment est-ce qu'il a pu prendre la mesure de l'affaire pour arriver à un résultat pareil ? Autrement dit, comment est-ce qu'il a pu devenir poète pour ne pas être psychotique, alors qu'il avait raté de peu la paranoïa, ne parlons pas de la psychose narcissique qui était là au départ n'est-ce pas ? Comment a-t-il fait ça ? Alors je me suis demandé si la permanence du lapin, était en quelque façon une sorte de constante, extra vitale, de la pulsion de mort qui avait un effet sur le discours ? je me le suis demandé, mais je n'ai pas la réponse.

Alors là dessus étant donné qu'il avait été reçu au bac avec une mention bien, il décide de faire quoi ? Je vous le demande ? Psycho... il part en psycho et je ne le revois plus.

Je l'ai revu il y a un an et demi maintenant parce qu'il s'était fait étaler à la première année. Et il a compris tout de suite, que c'est parce qu'il ne disait pas les phrases comme il faut les dire. C'est-à-dire que son dispositif défensif n'avait pas été goûté des examinateurs qui avaient trouvé là, à la fois une pensée trop originale, floue et finalement inconsistante.

Pendant cette analyse il vient spontanément – j'avais oublié de vous dire que sa mère l'accompagnait à chaque séance, autrefois – là il vient tout seul, toujours aussi dégingandé, marchant comme un ours, maladroit, etc. Se croyant obligé de me dire bonjour dans la salle d'attente, en se pliant en deux (c'est un immense gaillard) de manière un peu incurvée et en me tendant une main molle.

Vous voyez c'est ce qui a été décrit par la psychiatrie classique comme le pathétisisme chez le psychotique, ce n'est pas un pathétisisme, mais c'est le départ. C'est une espèce de pas de deux, démarrant un mouvement.

Je passe sur ce qu'il en est pour l'instant pour attirer votre attention sur une révélation qui est la sienne actuellement, à laquelle il tient absolument et qui fait l'essentiel de ses séances depuis 6 mois. Eh bien figurez-vous qu'à la deuxième année de maternelle, il a été « violé », voilà.

Il a été « violé » ce qui lui permet de comprendre, pourquoi il ne peut pas supporter que

des filles portent des strings ! C'est d'une logique absolue : en deuxième année de maternelle ayant à faire sa psychomotricité, il arrive en classe avec un *jogging* au lieu d'arriver avec un pantalon. Comme tous les gamins se moquaient de lui parce qu'il était incapable de donner un coup de pied dans le ballon, ils le suivent, ils ricanent, ils tirent sur le pantalon, lequel descend retenu par rien. Le *jogging* à bretelles, c'est rare !

À ce moment là, il fait appel à sa copine de cœur qui s'appelait aussi Camille et il lui dit en somme sa détresse. Et cette petite fille que j'appellerai précoce, en effet, va vers lui, prend son caleçon et tire dessus. Le voilà le zizi à l'air dans la cour de récréation, c'est ça le viol.

Alors, pourquoi est-ce que c'est un « viol » ? Parce qu'à la suite de cette scène, qu'il a raconté à la maison, son père s'est demandé si par hasard, on ne lui avait rien introduit dans l'anus. Ils sont allés voir un médecin pour s'assurer qu'il ne s'était rien passé de ce côté-là.

Le médecin a dit : « *Écoutez, moi je ne vois rien, mais il vaut mieux l'envoyer aux Enfants Malades* ». Des professeurs, ont examiné les lieux et ont déclaré à la mère et à lui-même : « *Nous ne pouvons pas dire s'il y a eu en effet introduction d'un objet contondant ou bien si ce sont des oxyures* ». Bon. Et la consultation se termine par le conseil suivant : « *Madame, si vous voulez aller porter plainte c'est le moment* ». Voilà.

Heureusement que la mère n'est pas allée porter plainte mais elle est allée voir un pédiatre. Alors il est en analyse, là.

Moi, j'émetts vaguement, très vaguement, l'hypothèse que c'était de la masturbation. La masturbation anale, c'est le pain quotidien du masturbateur. Alors il s'est mis dans une rage noire et il m'a expliqué que j'étais du côté des filles dévergondées de l'amphithéâtre. J'ai arrêté la séance. Et ça fait 6 mois que nous sommes sur ce sujet et qu'il tient absolument, à considérer premièrement, que sa mère est complice parce qu'elle n'a pas porté plainte, deuxièmement que son père, contrairement à ce qu'il pensait, a l'intuition très fine, parce que c'est lui qui a émis cette idée et troisièmement, et enfin, que tous les médecins sont des minables, enfin là, il ne m'a pas appris grand chose.

Alors si je me suis permis de vous présenter l'histoire de cet enfant, c'est bien pour vous montrer que je ne sais toujours pas de quoi il s'agit et que – bien qu'il ait donné une quantité de paramètres divers, il est très difficile de les situer dans une structure ou dans une autre. La question du viol qui est arrivée il y a 8 mois est très bon signe. Pourquoi ? Parce que Freud dit : chez les enfants il y a un trauma, quel qu'il soit. Et lui n'en a pas manqué avec les histoires de dyspraxie etc. Il a un trauma, et ce n'est qu'au moment où la sexualité infan-

tile fait son apparition que ce trauma devient sexuel. Voilà.

Alors je dis : c'est bon signe parce que ce garçon qui est en troisième année de psycho, eh bien c'est maintenant à mon avis que la sexualité infantile commence à faire son apparition. J'attends les premiers éléments de sa théorie sexuelle infantile. Ça va venir.

C'est en ce sens qu'il n'est pas psychotique. Parce que le psychotique est absolument incapable d'avoir une théorie sexuelle infantile, il est absolument incapable de sexualiser le trauma. Tandis que nous avons affaire – surtout en ce moment – à toutes ces révélations de trauma sexuel. Arrivé après l'âge de 5 ans – d'après Freud – il ne peut être que sexuel : ce n'est pas la peine de se demander : est-ce qu'il est tombé, est-ce que sa nounou, est-ce que ? non, non, non, de toute façon c'est sexuel.

Je trouve que cette perspective-là, d'abord du côté de ce j'appellerai la clinique, a beaucoup d'importance et deuxièmement, peut servir d'élément de pronostic, un élément qui permet non pas d'écarter à jamais la psychose, mais de dire que ces processus défensifs psychotiques, petit à petit, il est arrivé à les sexualiser en bref, c'est ainsi qu'il commence à se présenter dans son analyse. La masturbation, c'est un dispositif immanquable pour sexualiser les affaires. Mais lui, il ne peut en quelque sorte en parler qu'à travers son viol.

Depuis 6 mois il commence à s'intéresser aux filles. Mais c'est très difficile parce qu'il n'y en a que quelques-unes qui lui plaisent, et ce sont la plupart du temps des porteuses de string, des filles comme il dit « explosives », dont il se méfie par-dessus tout.

Cependant alors il adresse des poésies et il s'étonne qu'on ne lui réponde pas, pourtant elles sont univoques. Il y en a une quand même, une fille, récemment, qui lui a répondu en le remerciant de sa poésie. Et il l'accompagne au métro, il lui avait expliqué, que là où il fallait qu'il descende, c'était deux stations après elle, alors il sont en haut du métro, il continue à lui faire son discours et la fille lui dit cette phrase obscène : « mais tu descends avec moi ? »

Il n'y a pas que les autres qui ne le comprennent pas. Alors « tu descends avec moi ? » ça été fini, il a tourné casaque et c'est terminé avec cette fille là. Autrement dit, rentrer dans les arcanes du métro à la suite d'une invitation de cette fille, sous la forme, « tu descends avec moi » et non pas « tu montes », alors ça, c'est un appel à la cochonnerie.

Je mets cela dans la sexualisation du trauma dont je parlais tout à l'heure, c'est-à-dire maintenant, il commence à trouver que c'est sexuel. « Tu descends avec moi », alors là... elle ne se moque pas de lui, ce n'est pas du tout de ce côté-là que ça se passe en ce moment, c'est

vraiment une pute quoi !

Il me semble que chez les enfants et en particulier ceux qui ont eu avec leurs corps (pour des raisons diverses) des affaires très difficiles, c'est souvent qu'on se pose la question d'une entrée ou d'un frôlement de la psychose. Voilà. J'ai oublié de vous dire qu'il ne parle plus de son lapin depuis qu'il est en analyse.

C. Landman : Merci pour ce travail extrêmement intéressant. Je crois que ce qui est très important, c'est que tu nous rappelles qu'il y a de la place dans le savoir de l'autre : une place qui n'est pas comblée, tu l'as montré toi-même dans ta façon d'aborder cet enfant, et ce qui a permis tout ce développement qui s'étale sur une douzaine d'années. J'aurai une question à te poser au risque de retomber dans une prétention de savoir qui est toujours l'écueil auquel nous nous confrontons dans un travail d'enseignement, inévitable, mais je crois qu'il faut faire avec parce que nous avons beaucoup travaillé depuis un an, la question du refoulement !

Je voulais juste te poser la question, si tu avais été amené à lire ses écrits et dans ses écrits, que tu appelles poétiques, est-ce qu'il avait ou est-ce qu'il y a des métaphores dans ses écrits ?

J. Bergès : Je n'ai pas été amené à les lire, c'est lui qui m'en a lu quelques uns pour me prendre à témoin de l'incompréhension des filles à son égard. Alors moi j'étais à la place de la fille et je devais tomber en pâmoison devant son texte, mais ce n'est pas tellement une poésie métaphorique, c'est plutôt une poésie sur le sens, le non-sens et comme il dit, le sens qui ne tient à rien. Alors son travail consiste à mimer ce à quoi le sens pourrait tenir pour que le sens ne tienne plus à rien sauf à mon avis (ça, c'est mon interprétation, mais je ne lui ai jamais dit), sauf pour lui. Pour lui, il y a encore du sens mais pour les autres il n'y en a pas.

Alors si la fille est suffisamment éprise suffisamment maline eh bien, elle va trouver, parce que lui, il sait qu'il y a quelque chose, il y a un fil.

C. Landman : C'est presque une poésie privée !

J. Bergès : Oui, oui tout à fait.

Anne Z. : Dans son abord des questions sexuelles, j'ai le sentiment que les femmes ont une place qui est plus proche du déchet. Ce que je n'arrivais peut-être pas très bien à comprendre, c'est que justement je le rapprochais de l'objet et pourquoi pas du lapin ?

J. Bergès : Oui, oui, oui, mais c'est une question qui me court dans la tête depuis le début, mais l'objet je n'aime pas ça, je suis maladroite avec l'objet. Mais comment est-il arrivé à tourner autour de ce système ? Parce que son

objet, ce n'est pas un objet coïncé entre le réel, l'imaginaire et le symbolique. C'est du réel.

Anne Z. : C'est bien ce que j'entendais et en même temps vous dites que ça pourrait être autre chose qu'une psychose ?

J. Bergès : Ah oui, je n'ai jamais pensé que c'était une psychose. J'ai craint que ce soit une psychose, mais je n'y ai jamais pensé. Je vous ai dit : l'objet c'est du réel, c'est exactement ce qui se passe avec les filles en ce moment. C'est-à-dire que « Les filles elles ont le nombril comme ça », alors avec une description apocalyptique, mais cette description c'est du réel. Cela n'a absolument, absolument rien à voir avec une séduction, avec l'Éros, non, non. C'est du réel. Il recule effrayé devant les filles qui sont comme ça, mais ce sont celles là qui l'intéressent. Alors la question que vous vous posez c'est une vraie question. C'est l'objet a et le réel.

C. Tyszler : Par rapport au lapin mort, est-ce qu'on ne peut pas considérer que lorsque vous nous dites c'est son fils adoptif c'est une ébauche de théorie sexuelle infantile ? Il déploie sa théorie sexuelle infantile à la fin, à partir de votre explication sur la masturbation anale. C'est peut-être imaginaire de ma part, on peut dire que le désir des parents était congelé !

J. Bergès : Vous êtes optimiste, j'ai pensé cela. Mais ce lapin, je n'ai jamais réussi à le faire rentrer dans une théorie sexuelle infantile réfrigérée ou pas ; mais peut-être que vous avez raison, il y a peut-être quelques facteurs qui m'ont échappé.

Parce que je reprends ce que vous venez de dire. Que dit Freud au sujet des théories sexuelles infantiles ? Il dit, on peut faire tout ce qu'on veut, mais il y a un noyau de vérité : c'est organique. En ce moment les fesses des filles, etc, c'est organique. Le lapin mort, à mon avis, c'est plutôt du côté du fils adoptif, c'est plutôt une espèce de congélation de ce que j'aurai appelé la forclusion du nom du père. Mais enfin ça ne veut pas dire que j'ai raison ! Parce que dans les théories sexuelles infantiles, il y a toujours quelque chose du corps !

X : Vous n'êtes pas curieux de savoir où il en est, ce lapin ?

J. Bergès : Non, je suis parti du principe qu'il était inamangeable, par conséquent il ne m'intéressait pas. Mais, Lacan disait qu'il ne faut pas deviner, mais il faut être curieux, c'est vrai, mais là en l'occurrence, si je lui laisse la porte ouverte au fait que je désire savoir... Alors là, on repart à zéro...

X : Je ne sais pas si vous vous êtes attaché au fait qu'il y a une parole du père qui a été donnée à partir des investigations sur un viol éventuel...

J. Bergès : Oui, moi j'ai pensé que c'était le père qui s'était fait « baiser » par la mère quand il a fait cet enfant. Je me suis dit, ça faisait 20 ans qu'il voulait dire qu'il s'était fait « baiser ». Mais seulement, je ne peux pas assurer qu'en effet ce soit le cas. Peut-être que ça ne lui aurait pas déplu qu'il se fasse mettre quelque chose aussi dans l'anus. Tel père tel fils !

X : Si je lui fais penser, imaginer ou percevoir que je désire savoir, c'est-à-dire que j'entreouvre la porte du congélateur, au fond, là on repart à zéro. Qu'est-ce que vous voulez dire ?

J. Bergès : Je veux dire que je n'ai jamais désiré savoir, parce que si vous faites partie de ceux qui désirent savoir, vous allez à l'échec. Quand il a arrêté par deux fois les séances, je n'ai jamais demandé pourquoi, ni comment. Je n'ai pas pris le téléphone pour dire qu'est-ce qu'il a ? Il est malade ? J'ai laissé les choses comme si elles allaient de soi.

X : Même quand il est revenu ?

J. Bergès : Ah ! oui, oui, oui, absolument. Quand il est revenu, il m'a dit : « *Écoutez, je ne sais pas si vous vous souvenez de moi, mais maintenant je veux faire une analyse* ». Je lui ai dit : « *eh bien, allongez-vous* ».

C'est un point sur lequel je me permets d'insister. Le savoir, c'est ce qui différencie les lacaniens massivement de l'IPA. L'analyste lacanien est réputé savoir, mais ce n'est pas quelqu'un qui sait. L'analyste de l'IPA qui passe son temps à vous dire « mais dites donc, l'épreuve de réalité alors ? » Mais moi, je veux qu'on me démontre l'épreuve de réalité, je veux qu'on me la démontre, mais est-ce que c'est la réalité ? laquelle ?

C'est pour ça que je ne sais pas. Il ne reste pas moins vrai que je suis curieux quelquefois, parce qu'autrement vous êtes obligé de deviner. Si vous êtes pris par le fait que vous voulez savoir, alors là, inutile de vous dire qu'il ne va pas vous en dire beaucoup, l'analysant. Surtout dans des structures avec des systèmes défensifs paranoïaques, si vous avez le malheur d'apparaître comme celui qui va comprendre, alors là... Il ne m'a jamais demandé de comprendre, moi. Les poésies, il m'en a lu deux, en me féminisant, et en me disant en gros, mais est-ce que ça vous fait de l'effet ? Comme femme ça vous fait de l'effet ? Alors l'analyste de l'IPA, quand on lui fait un coup comme ça, il dit : « *Mais dites donc, j'ai des moustaches...* »

N. Dissez : Quand vous dites si on sait, ou si on cherche à savoir, si on comprend, c'est la catastrophe, est-ce que ça veut dire que dans un cas comme ça, pour ce jeune homme, là, ça favoriserait la voie vers la paranoïa ?

J. Bergès : Si vous avez à faire à un névrotique, le fait de savoir ce qu'il ne sait pas ou que vous sachiez ce que vous ne savez pas, ça il connaît la question, il est là dedans jusqu'au cou.

Mais quand vous avez affaire à des gens qui ne sont pas névrosés, alors là il faut faire très attention, parce que vous allez objectiver un objet de savoir. Lacan dit : « *Ce qui est un scandale, c'est qu'il existe un savoir sans sujet* ». Voilà, puisque vous parlez de refoulement. Le savoir sans sujet, c'est l'effet du refoulement. Alors si vous, vous commencez à faire le sujet du savoir, vous n'avez pas fini de rire !

Il faut être ignare. Cela ne vous empêche pas de carburer de l'autre côté, autrement vous auriez l'air complètement idiot à la fin de la journée ! Mais ce n'est pas ça qui doit être passé aux patients.

Je suppose que vous trouviez l'équation de l'analysant qui vient vous voir depuis 8 ans et que vous l'avez sur votre papier ! Je ne vous conseille pas de la lui donner.

C. Landman : On revient sur le trou dans le savoir ou de la docte ignorance, pour reprendre le terme de Lacan. Néanmoins une question se pose, enfin je te la pose : est-ce qu'on ne peut pas entendre cette sexualisation comme étant du registre d'une féminisation délirante ?

J. Bergès : A certains moments il y a une homosexualité défensive. De temps en temps, il tient des discours d'une féminisation défensive, qu'il nie immédiatement. C'est-à-dire qu'il s'aperçoit de ce qu'il vient de dire et alors là, il me met en garde. Ce n'est pas une *Verneinung*, mais maintenant, il entend ce qu'il dit, il commence à entendre ce qu'il dit, c'est-à-dire sa poésie...

J. Cacho : J'ai été fasciné, en t'écoutant, du fait que justement, est-ce que c'est un non savoir, est-ce que c'est une suspension du savoir ? Ce qui m'a beaucoup frappé c'est la manière dont tu as rendu compte de cette cure qui apparaissait comme des moments – au sens de la structure – d'un dépliement de la structure dans des moments que tu as bien isolés.

Je me demandais quel est le rapport entre le savoir supposé et la manière dont cette articulation est apparue dans la cure, premièrement ? Et il y a une autre question qui m'a beaucoup intéressée, c'est la manière dont tu as abordé le refoulement, à partir de l'écriture.

J. Bergès : Voilà. Le refoulement, il passe dans les failles de la langue. Alors, la langue c'est une manière de dire, seulement dans cette manière de dire il y a des failles. Dans ces failles-là, le refoulement vient s'infiltrer. Alors il fait, non pas la deuxième chaîne signifiante, mais il vient s'infiltrer à l'occasion de la deuxième chaîne signifiante.

C'est en quelque sorte pour parler freudienement : les investissements de la deuxième

chaîne signifiante qui viennent transporter sur le dos le refoulement dans les failles de la première, et alors tu es toujours gêné car tu es toujours en train de dire le contraire de ce que tu veux dire. Ça c'est l'effet du refoulement. Ce n'est pas tellement la peur du retour du refoulé, c'est l'effet du refoulement.

X : Je m'excuse de reposer la question, mais selon vous, quel est l'élément qui conduit finalement à dire qu'il ne s'agit pas d'un cas de psychose ?

J. Bergès : Il y en a plusieurs. Premièrement il est capable maintenant ; ça m'a appris qu'il faut être patient, que les défenses psychotiques se lèvent, que la théorie sexuelle infantile inexistante arrive, que la sexualisation du trauma, vient, si je peux dire 20 ans après.

Tandis que si vous supposez le problème résolu au départ, il n'y a aucune chance. C'est ce que j'appelais l'hypothèse. De faire l'hypothèse que lui peut en faire une, c'est le transitivityisme quoi. C'est un point dans la cure vraiment essentiel.

Autrement dit vous ne vous faites pas le crédit de savoir, vous lui faites le crédit qu'il peut savoir. C'est complètement différent ! Alors évidemment, avec son propre savoir il faut être tranquille. Car si vous êtes toujours en train de vous demander qu'il est en train de vous démontrer que vous ne savez pas, alors là vous allez passer votre temps à dire : mais si, mais si, mais si ! Première interprétation, deuxième interprétation... moi c'est ce que je reproche à l'IPA, ce sont des savants, c'est ce que je leur reproche. Pas ailleurs je ne leur reproche rien !

X : J'étais intéressé par la question du demi ? onze et demi ?

J. Bergès : Ah, oui, c'est quelque chose que je n'ai pas assez exploité. Vous voyez, ça consiste à faire un manque, ça consiste à faire un trou dans le grand Autre. Parce que le grand Autre de la maîtresse, eh bien à un demi près, il serait parfait, seulement il y a un demi. Ce travail qui consiste à faire des trous dans le grand Autre de la maîtresse, à cette époque là c'était un travail pour démontrer qu'il était lésé, mais ça ne l'empêchait pas de faire un trou. Il démontrait qu'il était lésé, qu'on lui en voulait, qu'elle était injuste. La plupart des garçons de cet âge là disent cela.

Mais cette injustice consiste à faire un trou dans le grand Autre, à le mettre en péril au lieu d'être « baba » devant la totalité de la pensée. Je n'ai pas assez exploité ce demi parce qu'en réalité sur le moment, c'était plutôt dans le décours de l'histoire paranoïaque. ○